

# LE ROSAIRE

## ET LES AUTRES DEVOTIONS DOMINICAINES

Revue Mensuelle illustree

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS DE ST-HYACINTHE

P. Q. (Canada)

ABONNEMENT : \$1.00 PAR AN

(Conditions spéciales pour 8, 12, 25, 50, 100 copies)

Vol. II, No 5. Mai 1896

### SOMMAIRE

GRAVURES : La Pentecôte (d'après Albert Durer).....p.	137
Saint Raymond de Pennafort (d'après beato Angelico).p.	153
QUESTION DU JOUR : Dévotion et Dévotions (R. P. DELAU).....p.	129
ROSAIRE : L'Esprit Saint lumière des âmes simples (***) .....p.	135
L'heureuse main (J. M.).....p.	155
THÉOLOGIE PRATIQUE : Les Indulgences (suite)(R. P. MARICOURT).p.	141
HISTOIRE : Saint Pie V et le Rosaire (R. P. MARICOURT).....p.	146
VARIÉTÉS : Mon Père Lacordaire (suite).....p.	156
Vie des Frères par Gérard de Frachet (suite).....p.	151
SUPPLÉMENT : Calendrier Dominicain de Mai.	
Associés défunts de l'œuvre du Noviciat.	
Législation du Rosaire ( <i>à suivre</i> ).	

LES CÉLÈBRES CANTIQUES DE M. L'ABBÉ GRAVIER

En dépôt chez MM. Pruneau et Kirouac, libraires, 28, rue de la Fabrique, Québec,  
et chez MM. Cadioux & Dérome, libraires, 1603, rue Notre-Dame, Montréal.



*Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal*

**C. B. LANCTOT**

importateur de

*Bronzes, Orfèvreries,  
Ornements, Sacs,  
Merinos,  
Vetements Ecclesiastiques,  
Etc.*

Ateliers spéciaux pour  
fabrication de

**Statues, Peintures, Che-  
mins de Croix, Drapeaux,  
Bannières, Décorations  
pour Sociétés.**

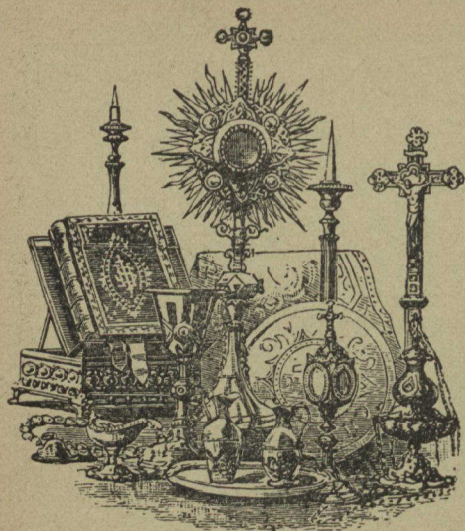
Vins de Messe approu-  
vés par les autorités ec-  
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.

Lustres en Cristaux.

Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-  
mande.

(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beauprés).



## CASTLE & FILS

20 Rue Université,  
MONTREAL.

*Vitraux d'Art pour  
Eglises. Cloches d'E-  
glises.*

Agents pour la Mai-  
son **E. CHAMPI-  
GNEULLE & CIE.,  
BAR-LE-DUC, Fran-  
ce,** approuvée par Sa  
Sainteté le Pape Pie  
IX.

(Bref du 5 Mai 1865)

*STATUES, CHE-  
MINS DE CROIX  
et VITRAUX D'ART*

Envoi sur demande  
de Croquis et Devis.

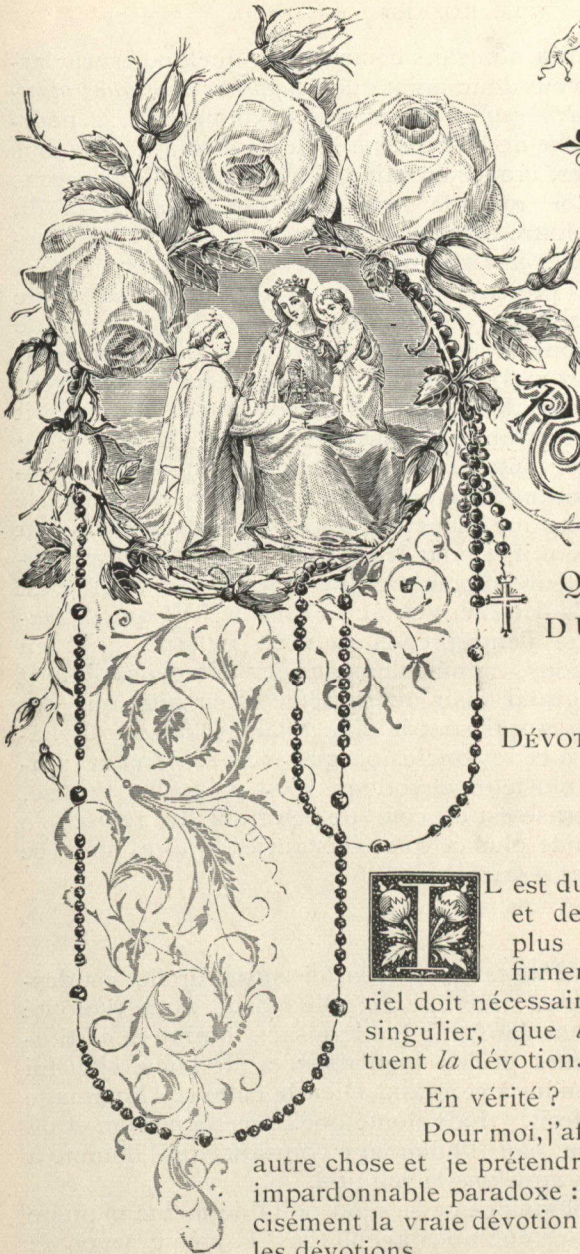


**LA TRIBUNE.  
ST-HYACINTHE.**

**IMPRIMERIE,  
RELIURE.**

L'Etablissement le plus  
complet de la ville.





QUESTION  
DU JOUR.

DÉVOTION ET  
DÉVOTIONS.

**L** est de meilleur ton  
et de la piété la  
plus éclairée d'affirmer que le plu-  
riel doit nécessairement tuer le  
singulier, que *les* dévotions  
tuent *la* dévotion.

En vérité ?

Pour moi, j'affirmerais tout  
autre chose et je prétendrais établir cet  
impardonnable paradoxe : que c'est pré-  
cisément la vraie dévotion qui engendre  
les dévotions.



Hélas ! dira, non sans compassion, quelque esprit large, ne savez-vous donc point que *les petites pratiques mangent les grands devoirs*, que mainte dévotion, que je pourrais citer, touche de bien près à la superstition . . . Si vous ne m'en croyez, croyez-en sainte Thérèse dont le bon sens s'alarmait d'une religion ainsi entendue : écoutez-la du fond de son cloître chanter à Dieu cette litanie : *Des dévotions de bonnes femmes, délivrez-nous, Seigneur !*

Aussi ne prétends-je pas me faire l'avocat de toute pratique pieuse, sans aucune distinction. Non—Il est de fausses dévotions, il en est de curieuses et d'excentriques, il en est de fort mal comprises. Celles-ci ne s'engendrent point de la vraie dévotion, mais bien plutôt d'un esprit malade ou d'une humeur bizarre—ou d'une mode.

Je parle de toute dévotion sérieuse, capable de produire et produisant de fait des fruits de perfection ; je parle de ces dévotions que beaucoup de personnes pratiqueraient avec une réelle utilité pour leur âme, si ce préjugé ne venait aveugler leur jugement et lier leurs actes : Mais, c'est une dévotion !—Eh bien, oui, c'en est une ! Et que diriez-vous encore, si j'entreprends de vous montrer qu'il en faut des dévotions, non-seulement pour les gens d'esprit pauvre ou de grand loisir, mais même pour ceux qui ont le plus d'esprit et qui sont le plus affairés ? Et si par hasard j'arrivais à cette conclusion que non seulement pratiquer une ou plusieurs dévotions n'est point une sottise, mais que la sottise est du côté de celui qui s'y refuse—je ne vous demande plus ce que vous auriez à dire, mais ce que vous auriez à faire . . . . .

\* \*  
\*

Dans le même temps que la foi surnaturelle est descendue dans notre intelligence, elle émeut notre volonté et, lui présentant dans une lumière sans ombre la certitude des grandeurs et des bienfaisances de Dieu, elle lui persuade de rendre à ce grand Dieu le culte et l'hommage auxquels il a droit. La volonté obéit à cette motion et de cette démarche naît l'hommage constant de l'homme à Dieu que nous appelons la religion.

Mais un hommage ne se rend point de même manière par tous. Est-ce que nous avons tous la même façon de pratiquer la religion ? Non pas. Quelques-uns en font



une affaire de stricte justice : je dois à Dieu tant—le voici : il n'aura ni plus ni moins. Le compte est bon. Reste à savoir si c'est bien là une dette fixe et si jamais on peut dire : je suis quitte. D'autres croient n'avoir rien donné qu'ils ne se soient donnés tout entiers ; et ce don est de leur part tout empressé et tout gracieux. Ils ne veulent accomplir la religion autrement que dans sa perfection, de telle sorte que leur volonté apporte dans cette entreprise tant d'ardeur et tant de promptitude qu'on la puisse croire réellement vouée et consacrée à cet unique service de son Dieu.

Cette promptitude et cette perfection que certaines âmes apportent au service de Dieu, c'est là la dévotion.

La dévotion n'est donc point tout entière dans un goût ou une ferveur sensible qui parfois nous saisit pour nous quitter tout aussi inopinément. La dévotion n'est donc point seulement un accès de piété, d'attendrissement religieux.—Non ; elle est un acte de volonté et, par conséquent, un acte raisonné et délibéré—acte permanent, s'il se pouvait concevoir, et que j'appellerais plus volontiers un établissement stable de la volonté dans la résolution de servir Dieu avec plus d'exactitude et plus de spontanéité.

Que nous voilà déjà loin de ce que l'on imagine d'ordinaire par ce mot dévotion ! On en fait une faiblesse de sensibilité, en tout cas une tendance de tempérament, tandis qu'en vérité c'est une persévérante volonté de se *dévouer* au service de Dieu.

Ainsi entendue, d'où naîtra la dévotion ? D'une imagination, sans doute, d'une impression ? Non, mais d'une conviction.

Une imagination passe, une impression passe, et rien de tel ne suffit à expliquer cette volonté qui demeure avec constance dans la même résolution. Pour expliquer et produire cette volonté, il faut une conviction de l'esprit.

Ce qui détermine dans une âme cette fermeté sans relâche et cette longue fidélité qu'exige la dévotion vraie, ce n'est pas une idée plaisante ou bizarre dont l'esprit s'empare un instant, en passant. Il faudra que dès longtemps cet esprit se soit fixé et comme rivé à une idée si claire et si pénétrante qu'elle s'impose à lui et le maîtrise—en un mot qu'il soit convaincu. Ici, cette conviction de l'esprit



s'engendrera tout entière de la connaissance des grandeurs de Dieu et des impuissances de l'homme, et c'est elle dont l'effet sera d'établir la volonté dans une inébranlable fixité.

La dévotion ne saurait donc pénétrer que dans une âme aux fortes convictions surnaturelles ; et s'il est si triste de constater le petit nombre des âmes convaincues de leur foi, combien plus triste encore de constater le très petit nombre des âmes vraiment dévotes.

C'est qu'être dévot n'est peut-être plus maintenant aussi facile que cela semblait d'abord. Cela suppose bien des actes de volonté et, comme chacun est une bataille, voilà bien des défaites possibles.

D'autant plus, n'est-ce pas, que cette promptitude de la volonté à rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû, c'est sans doute une vertu fort estimable et l'objet en est beau ; mais enfin cet objet est quelque peu vague et fort abstrait et cette vertu n'a rien d'aimable ni d'attirant. Et puis, ces forces de sensibilité qui sont en nous comme les ressorts de notre être, comment s'exerceront-elles dans cette abstraite considération, dans ce culte si nu ? Faut-il donc réduire à rien nos passions ? Mais sous quel prétexte ? Elles ne sont pas nuisibles d'elles-mêmes, mais seulement aveugles—que ne les guide-t-on ?

Voici une objection que je prise beaucoup : elle est juste en tout point.

Mais savez-vous bien où vous allez en la formulant ainsi ?

Vous allez à affirmer la nécessité de donner à la dévotion des formes plus humaines, partant plus sensibles. Vous affirmez que votre esprit aurait peine à se fixer longtemps dans la contemplation et à nourrir votre dévotion si les forces inférieures de votre être, et jusqu'à vos passions, n'avaient en même temps pour s'occuper et se nourrir aussi, un objet qui leur fût proportionné. Pour un peu vous affirmeriez même que le corps, dans sa vitalité toute matérielle, a besoin d'une contrainte quelconque qui épuise son activité incessante. Tout cela pour que l'esprit puisse s'élever en paix jusqu'à Dieu, entraînant dans un sillon lumineux la volonté soumise et libre. Tout cela encore pour que l'esprit s'élève plus haut, pressé qu'il sera par toutes les forces combinées de nos passions et de nos facultés inférieures dont la belle ordonnance constitue



en nous au lieu d'une source de dérèglement une source de puissance.

J'admets toutes ces conclusions et trouve Pascal d'accord avec vous lorsqu'il dit, bien que d'une façon plus générale : " Il nous faut joindre l'extérieur à l'intérieur pour obtenir de Dieu . . . Attendre de cet extérieur le secours est superstition, ne pas vouloir le joindre à l'intérieur est être superbe."

Mais, allons plus avant. Toutes ces formes sensibles dont nous venons de revêtir la dévotion ne sont-elles point variables avec les pays, les coutumes, les tempéraments, les époques ? . . . Dans le même individu ne sont-elles point variables encore selon ses humeurs, selon son âge, selon les phases de sa vie ? . . . Il le faut bien admettre, car ce sont là des faits. Et c'est ce qui explique en le justifiant le grand nombre et la variété des dévotions qui ne peuvent se ressembler dans des pays, des peuples et même des individus différents. J'ai dit : *les dévotions*. Eh bien, oui, voilà donc le grand mot lâché ! Mais, je ne lui trouve plus rien de si épouvantable ! Voici à quoi se réduit cette terrible chose : une dévotion est une forme sensible, en accord avec notre nature particulière, de l'hommage que nous rendons à Dieu : nous adoptons cette forme sensible pour aller plus facilement à la perfection de la vertu de religion qui est la vertu de dévotion—C'est tout.

Mais, qu'il y a loin de là à certaines pratiques superstitieuses . . .—Oh ! d'accord. Mais aussi est-ce pour cela que l'Eglise intervient et, soucieuse de bannir de son sein les caprices et les bizarreries d'une piété intéressée ou sotte, nous recommande, après les avoir consacrées, quelques dévotions simples et larges, qui peuvent, sans varier dans leur essence, s'adapter aisément au tempérament d'un chacun.

En partant de ce principe que les dévotions de l'Eglise ont pour but de nous conduire par des considérations sensibles à la connaissance et à l'amour de Dieu tel qu'il est, on pourrait classer et échelonner ainsi les dévotions :

Les unes nous font pénétrer directement dans la vie de Jésus-Christ, par exemple, la dévotion à la Passion, la dévotion à la Croix, la dévotion au Cœur sacré du Sauveur.

D'autres nous ramènent sans cesse, mais indirecte-



ment à la vie de Jésus : ce sont les dévotions à la sainte Vierge et aux saints qui ne font que détailler, en les plaçant plus près de nous, les vertus du Christ, reproduites dans sa sainte mère et dans ses frères.

Il en est d'une autre espèce qui nous aident à pratiquer la charité, dévotions toutes pratiques elles-mêmes, mais dont l'inspiration sort d'un esprit élevé ; telles sont les dévotions aux âmes du purgatoire, aux infirmes, aux pauvres, et parmi celles-ci la dévotion si simple, quand elle est bien entendue, du pain de saint Antoine.

De plus nombreuses encore n'ont d'autre objet que de prévenir et de supprimer les pratiques superstitieuses auxquelles un excès de foi ou d'incroyance pourrait nous conduire. Ce sont de celles-ci surtout que l'on sourit parce qu'elles se présentent sous une apparence naïve. Eh bien, supprimez les cierges bénits, les roses bénites, les images bénites, les eaux bénites, les scapulaires et les médailles et vous verrez de combien d'amulettes et de fétiches, et de quelles superstitieuses ferblanteries se couvriront les poitrines et s'orneront les ceintures—tel qui rit d'un scapulaire est tout sérieux d'arborer son triangle ou quelque autre sottise. Tous ces objets qui n'ont par eux-mêmes ni sens ni vertu, l'Église en consacre et en légitime l'usage en les ordonnant à une fin supérieure. Bien plus, pour empêcher qu'on ne leur attribue des vertus supposées et factices, à tous ces objets vils ou précieux, de bois, de cire ou de métal, elle donne, par sa bénédiction une vertu réelle et il n'est pas un seul de ces objets qui ne devienne par là respectable : il en est même—les souvenirs du peuple l'attestent—qui savent devenir redoutables.

\* \*  
\*

Petits moyens—direz-vous—Petits hommes vous répondrai-je—et les plus petits sont encore ceux qui ne veulent pas user de ces petits moyens. Car, tout cela n'est point fait pour favoriser notre faiblesse, mais pour nous aider à la dominer. Et l'on a beau faire, on a beau se composer pour paraître en public un homme d'un autre genre que le commun et au-dessus de toutes les misères, quand on se retrouve seul, sans décors et sans parterre, on se sent repris et dominé par les besoins vulgaires et les désirs communs et il faut bien alors avouer sa faiblesse



et la subir. Heureux ceux qui ont le bon sens tout chrétien de se croire des hommes comme les autres, assujétis aux mêmes servitudes, ayant besoin par conséquent des mêmes secours.

La grande sagesse de ce monde, et l'Évangile loin de la répudier la consacre, est de savoir se soumettre aux petites choses : c'est le signe d'une grande âme.

FR. V. DELAU,  
des fr. prêch.

---

### LE SAINT ESPRIT LUMIERE DES AMES SIMPLES.

---

L'esprit souffle où il veut, et sa voix on l'écoute et on ne sait d'où elle vient, on ne sait où elle va : ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'esprit." (1)

De quel esprit Jésus parle-t-il ici ? Il vient de dire à Nicodème cette étrange parole : " Qui ne renaît, ne peut voir le règne de Dieu." Il a une grande objection, le maître en Israël—voyez : " Comment peut-on naître à nouveau, quand on est vieux ?"

Jésus s'explique : il ne s'agit pas de la naissance du corps, il s'agit de la naissance de l'esprit. Le corps naît par la génération charnelle, l'esprit par la génération spirituelle. C'est pourquoi, dit encore Jésus, ne t'étonne pas que je te dise : il faut renaître—car s'il y a un Esprit, il saura produire cet effet.

Ni pour l'âme, ni pour le corps, il n'y a de renaissance possible, au point de vue naturel, car le principe de la vie naturelle, aussitôt son effet produit, lui devient étranger : la nature du père est étrangère à celle du fils.

C'est donc une naissance surnaturelle, cette naissance de l'esprit. Le principe d'où elle germe, c'est l'Esprit surnaturel et personnel, l'Esprit Saint personne de la Trinité.

Mais, ce n'est pas ici une vie où le père peut laisser son enfant à lui-même. " L'Esprit de vérité, dit ailleurs Jésus, que le monde, c'est-à-dire l'homme naturel, ne peut recevoir, demeurera en vous, il habitera en vous ; car je prierai mon Père et il vous donnera ce Paraclet de telle sorte qu'il soit avec vous pour toujours." (2)

---

(1) Évangile de S. Jean. Ch. III. v. 8.

(2) Évangile de S. Jean. C. XIV. v. 16 et 17.



Non—l'homme placé par Dieu dans la vie spirituelle n'a pas ce qu'il faut pour s'y maintenir par lui-même. La Sagesse de l'Esprit atteint l'homme, le pénètre d'un bout à l'autre de sa nature, de ses opérations spirituelles; elle le soutient de sa force propre et dispose en lui toutes choses avec suavité. (1)

L'Esprit est donc la source de la vie spirituelle, et non-seulement cela, mais il la conserve et il la règle. II demeure dans l'âme comme l'haleine permanente qui entretient la vie.

\* \*  
\*

Il y a, dans la vie spirituelle, deux voies très différentes : certaines âmes vont à la perfection d'une façon en quelque sorte raisonnée—d'autres y atteignent par bonds successifs. Chaque pas dans la première de ces voies est prévu, mesuré, contrôlé par la raison éclairée de Dieu et surélevée. Nul ne peut mesurer ni prévoir les pas d'une âme spirituelle dans l'autre voie. Ici l'âme est en quelque sorte ravie à ses propres puissances, et ces puissances ne peuvent pas toujours, même après un long temps, se rendre compte de la marche suivie.

Ces deux voies mènent l'une et l'autre à une grande perfection et bien qu'il paraisse que la première doive conduire à une perfection plus solide, plus profonde, il n'en est rien comme nous le verrons.

Que l'âme s'engage dans l'une ou l'autre de ces voies, elle aura toujours pour moteur unique et constant le Saint Esprit. Que voulez-vous qu'elle fasse par ses propres forces, dans une vie où tout la dépasse, même le point de départ ?

Mais la voie que l'Esprit se plaît à ouvrir aux âmes de son choix, celle dans laquelle il les pousse de son souffle le plus direct, le plus ardent, le plus puissant, c'est la seconde, dans laquelle une raison humaine, même éclairée de la grâce, ne sait plus prévoir parce que l'Esprit y procède par des ravissements subits.

C'est dans cette voie qu'il inspire les plus subtiles délicatesses de l'amour divin, en même temps que les plus puissantes manifestations de la force et de la constance d'âme.

(1) " Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter." (Lib. Sap. VIII. 1.)





LA PENTECOTE

*d'après Albert Durer*



C'est là sa voie préférée.

De ces deux voies, la première s'appelle la *voie des vertus*, la seconde la *voie des dons*.

Les vertus sont des qualités surnaturelles que Dieu infuse gratuitement dans l'âme et qui ont pour effet de rendre toutes les puissances de cette âme parfaitement soumises à l'empire de la raison, elle-même surnaturellement éclairée par la lumière de la grâce.

Les dons de l'Esprit Saint sont aussi des qualités surnaturelles infuses dans notre âme par la bonté toute gratuite de Dieu. Mais ces qualités n'ont plus pour effet de rendre les puissances de l'âme mobiles à cette action indirecte de Dieu qui s'exerce par l'intermédiaire de la raison. Non, c'est pour un plus noble objet que l'Esprit Saint déverse en nous ses dons : c'est pour que notre âme se laisse entraîner, libre et fidèle, au souffle direct de Dieu, que chacune de nos puissances à la motion immédiate de Dieu réponde par cette souplesse et cette spontanéité d'action, qui font la vraie liberté de l'âme, celle que consacre la grâce.

Or, l'Esprit de Dieu se conforme à la nature des âmes qu'il meut vers la perfection. Celles dont l'ordinaire est de ne rien faire que par raison et par jugement, en pesant dans leur esprit les précédents et les aboutissants de toutes leurs actions, il les conduira plus particulièrement par la voie des vertus.

Les autres, qui agissent, la plupart du temps, moins par raison que par goût et par sentiment, celles qui raisonnent peu, qui analysent peu, mais qui comprennent par intuition et agissent comme par instinct, celles-là, il se plaira davantage à les conduire par la voie des dons, c'est-à-dire qu'il développera en elles ce goût, cet instinct, ce sentiment intuitif, direct, non plus vis-à-vis de toute impression, mais vis-à-vis de l'impression divine.

Mais où trouver des âmes de cette sorte ?

\* \*  
\*

Cette justesse du sentiment, dont je viens de parler, cette quasi infailibilité de notre instinct d'être intelligent en face du vrai, où la trouve-t-on jamais mieux conservée et plus en usage que dans les classes populaires ? A tel point que dans les civilisations où l'abus du raisonnement et de l'analyse a faussé les jugements et créé le scepticisme



de l'esprit après celui du cœur, quand on veut trouver encore quelque vérité vierge de sophistication, c'est chez le peuple qu'il faut chercher, et quand on veut se faire comprendre en parlant simplement selon les inspirations du bon sens, c'est au peuple qu'il faut s'adresser.

L'Esprit Saint ne se plaît point à se reposer dans des esprits raisonneurs et tout occupés d'eux-mêmes. Les lumières si vastes et si profondes qu'il voudrait leur communiquer ne pourraient assez resserrer leurs rayons pour passer par le crible de leurs analyses et de leurs fines opérations.

Il aime, au contraire, à pénétrer ces esprits humbles et qui, sans recherche d'eux-mêmes et sans retour sur leur propre mérite, n'ont d'autre sauvegarde que leur bon sens et leur simplicité. Le regard si simple de ces pauvres intelligences, comprend tout naturellement la merveilleuse simplicité de la vérité divine, mieux que ne pourrait le faire l'intelligence la plus cultivée.

On est si souvent surpris d'entendre sur des lèvres grossières des paroles témoignant de la plus haute élévation de l'esprit et du cœur ! On dirait qu'un éclair a jailli du ciel dans cette âme fruste ! Cet éclair c'est l'Esprit Saint, *l'ami des âmes humbles et simples*. Mais, ceci n'est point seulement affaire d'intelligence, c'est aussi affaire de volonté. A ce point de vue encore, nous apparaissent les préférences de l'Esprit pour les natures simples.

Avant de s'emparer d'une âme d'une façon aussi exceptionnelle, avant de consentir à s'en faire le moteur, Dieu lui demande avant tout l'abdication totale d'elle-même. Dieu veut être seul maître de cette âme, et il le lui signifie clairement. S'il se donne à elle d'un don particulier, il veut un retour la posséder tout entière : il veut tout ou rien.

Lorsque la générosité est morte dans l'élite d'une civilisation, vous la trouverez encore dans le bas peuple. Quand la cause de Charles VII était morte n'est-ce point par le sacrifice de Jeanne d'Arc que l'Esprit de Dieu la ressuscita ? Et Jeanne d'Arc était une paysanne qui ne savait ni A ni B ; mais, elle disait si bien aux théologiens : Il y a plus au livre de Dieu qu'aux vôtres ! Pour elle, il y avait écrit au livre de Dieu ce seul mot : martyr.

Et quand la cause des papes était près de mourir dans



les délices d'Avignon, est-ce que l'Esprit de Dieu ne suscita point une autre fille du peuple, Catherine Benincasa, fille d'un teinturier, celle que l'on appelle maintenant l'étoile de Sienne ? Elle non plus ne savait ni A ni B, mais quand elle se fut abandonnée sans retour à l'œuvre de Dieu, elle reçut avec l'Esprit toutes les lumières et toutes les forces.

Là où il trouve les ombrages de l'humilité et les abondances de la générosité, l'Esprit Saint descend, il se repose, il habite. Or, l'humilité, qui le niera ? n'est point l'apanage habituel des esprits que la science a rendus raisonnables et quelque peu sceptiques. La générosité, le désintéressement ne sont point le fait d'un cœur sans cesse en souci de s'amasser des richesses, de les conserver, de les augmenter. S'il est si difficile au riche d'entrer dans le royaume du ciel, combien plus difficile encore à l'Esprit Saint de descendre dans le cœur du riche ! Quelque étroite que puisse être la porte du ciel, celle qui ferme le cœur du riche est encore plus étroite—et je ne sais quand elle s'ouvre.

C'est pourquoi l'Esprit de Dieu se plaît à descendre dans les âmes des simples, des humbles, des pauvres, et c'est en elles qu'il manifeste ses lumières les plus éblouissantes, ses puissances les plus merveilleuses.

Faisons nous l'esprit simple et humble, le cœur pauvre et généreux et quelles que soient notre culture, notre science, quelles que soient nos richesses et nos influences mondaines et nos dignités terrestres, Dieu nous mènera par cette voie choisie et privilégiée où les petites gens ont accoutumé de marcher et où Dieu voudra bien nous permettre de cotoyer cette foule pauvre et pitoyable qui est son peuple à lui. \*\*\*

---

Q. 2. Les confrères qui négligent de réciter le rosaire dans la semaine ne peuvent-ils gagner aucune des autres indulgences de la confrérie ?

R. Cette récitation n'est point requise pour gagner les indulgences accordées aux confrères pour certaines œuvres pieuses, telles que la communion du premier dimanche du mois, l'assistance à la procession, etc. Elle n'est pas requise non plus pour gagner les autres indulgences attachées à la récitation du rosaire.



## LES INDULGENCES.

*( suite )**Les trésors de l'Eglise.*

L'ÉGLISE catholique possède plusieurs trésors d'une haute valeur.

Sa plus grande richesse est sans conteste, le sacrement de l'Eucharistie ou la présence réelle de celui qu'elle proclame avec amour son fondateur, son chef, son époux, son soutien au milieu des épreuves qu'elle traverse et des assauts qu'elle subit à chaque heure de son histoire. L'Eucharistie est également l'objet de la première, de la plus importante des dévotions, car le corps sacré de Jésus-Christ renferme son cœur adorable et, par conséquent tous les hommages, de plus en plus nombreux, décernés solennellement depuis deux siècles et demi à ce cœur " qui a tant aimé les hommes " s'adressaient à Notre-Seigneur, d'une manière implicite, dans le culte voué au saint Sacrement dès le berceau de l'Eglise.

Le deuxième trésor de l'Eglise consiste dans une autre présence de Notre-Seigneur. Ce nouveau trésor, c'est Jésus dans la personne des pauvres. Jésus-Christ, lui-même, s'est identifié avec eux dans cette consolante et sublime parabole où il déclare accordé à sa propre personne le moindre service rendu au dernier des petits, des humbles, des indigents. " J'ai eu faim, a-t-il dit, j'ai eu " soif, j'ai été nu, et vous m'avez nourri, désaltéré, vêtu. " — " Mais, ô bon Maître, quand donc cette faveur, ce bonheur, cette félicité fut-elle notre partage ? — " Quand ? " — " Chaque fois qu'en mon nom vous avez assisté le dernier de vos frères. "

Héritière de la tendresse compatissante de Jésus pour les pauvres, l'Eglise a toujours eu sur les lèvres le " Misereor super turbam " de son charitable Epoux ; toujours son cœur s'est penché avec une pitié toute maternelle vers les souffrances, les privations et les peines des nécessiteux ; toujours, son esprit, assisté de l'Esprit même de Dieu, a considéré les humbles et les petits comme son bien le plus précieux, comme les perles de son écrin et comme les bijoux de sa couronne. Ainsi que le disciple saint Laurent à qui d'ailleurs elle avait soufflé sa propre flamme, elle appelle,



elle recueille, elle ramasse, même dans la boue et la fange, toutes les infortunes et toutes les misères des classes inférieures et elle les relève, les réhabilite, les consacre et les divinise en les proclamant ses richesses et ses plus beaux ornements. Tous ces indigents ne font-ils pas, en effet, revivre sous ses yeux le pauvre enfant de Bethléem, l'humble et obscur artisan de Nazareth et l'apôtre galiléen qui n'avait pas une pierre à lui pour y reposer sa tête fatiguée et adorable ?

Le troisième trésor de l'Église, c'est l'immense dépôt des satisfactions abondantes et surabondantes du Christ, de son auguste Mère et de tous les saints.

Toute bonne œuvre, c'est-à-dire toute œuvre accomplie en état de grâce et avec une intention pure, produit deux fruits salutaires : le mérite et la satisfaction. Le mérite est personnel : c'est le droit strict à la récompense promise et réservée à tel acte de vertu. Le mérite proprement dit est inaliénable ; il est intransmissible excepté pour le Christ qui, doué d'une grâce exceptionnelle, celle de chef de l'Église, a mérité non seulement pour lui, mais pour tous les membres de son corps mystique. Tel est l'enseignement de saint Thomas d'Aquin.

L'autre fruit de toute bonne œuvre, c'est sa vertu satisfaisante. Destinée à expier les peines dues au péché, la satisfaction peut s'appliquer à d'autres personnes qu'à l'auteur même de ces actions saintes et salutaires. Cette bienfaisante souplesse, cette merveilleuse élasticité, cette admirable communicabilité du bien repose sur le principe si rationnel et si fécond de la substitution ou solidarité. Le grand œuvre de notre Rédemption a ce principe comme point de départ et comme terme d'aboutissement. La fumée d'innombrables holocaustes, le sang de millions de victimes, les larmes et les supplications des hommes coupables, tous les rites expiatoires de l'ancienne loi ont été impuissants à réparer d'une offense infinie l'irréparable outrage. Et cependant, dans le vieux et le nouveau Testament, il est parlé sans cesse de notre rédemption comme d'un fait accompli, et nous-mêmes nous saluons avec reconnaissance en Jésus notre victime et notre libérateur. Que s'est-il donc passé dans les conseils de la Divinité ? Le voici : A une heure à jamais bénie, le verbe divin, spectateur désolé de notre ruine irrémédiable, s'offrit à



son Père pour nous remplacer et pour nous sauver. “Donnez-moi, dit-il, ô mon père, un corps et une âme semblables au corps et à l’âme de cet homme coupable et perdu, et j’irai souffrir et expier pour lui et pour toute sa postérité souillée du même crime et frappée du même anathème. M’immolant à leur place, je désarmerai ainsi votre juste colère. Acceptez-moi donc comme leur victime, leur caution, leur otage.”

Observée par Dieu lui-même dans le décret de l’Incarnation, constamment pratiquée par la Providence dans le cours des siècles, par exemple dans le sacrifice d’Abraham où son Isaac bien-aimé, sur le point de périr, fut miraculeusement remplacé par un vulgaire chevreau substitué à une si noble victime, reconnue et acceptée par l’antiquité païenne, témoin le sacrifice fameux où Iphigénie, l’unique fille d’Agamemnon, fut sauvée d’une mort imminente par l’arrivée d’une biche envoyée et offerte par Diane elle-même afin d’épargner l’innocente jeune fille ; *la satisfaction* ou expiation par voie de solidarité est une vérité de droit naturel. Elle est, en même temps, une précieuse et consolante ressource pour l’impuissance ou la faiblesse d’un grand nombre.

Descendu sur la terre pour nous racheter en souffrant à notre place, le Verbe incarné recueillit de chacune de ses actions le double fruit que nous avons indiqué : le mérite et la satisfaction, mérite et satisfaction d’un prix infini comme la personne qui accomplissait cette action et pratiquait cette vertu.

“Or, le Fils unique de Dieu, a dit le pape Clément VI, en nous rachetant sur l’autel de la croix, ne s’est pas contenté de verser une goutte de son sang précieux, laquelle cependant, à cause de son union avec le Verbe aurait suffi pour la rédemption de tous les hommes ; mais poussé par son amour, il a répandu tout son sang. Combien donc, pour que la surabondance d’un tel sacrifice ne reste pas vaine et inutile, ne doit pas être grand le trésor qu’il a acquis à l’Eglise militante !”

Oui, une seule goutte de son sang, un seul soupir de ses lèvres, un sanglot de sa poitrine, une seule larme de ses yeux, un seul battement de son cœur aurait suffi pour effacer tous les péchés non seulement de notre monde, mais de plusieurs mondes chargés de crimes encore plus



grands que les nôtres. Laisant de côté les peines légères et les expiations faciles, Jésus s'est fait l'homme de la douleur et il a amassé sur lui les souffrances les plus cruelles et les plus ignominieuses. Il s'est réservé une sanglante et effroyable agonie, une atroce flagellation où, sans un miracle, il aurait succombé comme tant d'autres suppliciés, un affreux couronnement d'épines, une marche pénible et épuisante sous l'écrasant fardeau de sa croix et enfin un horrible crucifiement où les insultes, les outrages et les blasphèmes ajoutèrent leurs tortures morales à l'acuité des souffrances corporelles. Quelle sera l'utilité de toutes ces douleurs, de toutes ces satisfactions ?

“La nature ne fait rien en vain” dit la philosophie, et la chimie ajoute que dans son domaine, rien ne se perd comme rien ne se crée. Si Dieu a un tel soin des moindres éléments, s'il assigne un but d'utilité aux êtres plus vils, et s'il entend que rien ne se perde parmi les infiniment petits, ces atomes et cette poussière du monde matériel, quelle ne sera pas sa providence à l'égard des biens de l'ordre surnaturel ? Quelle ne sera pas sa sollicitude pour les actions accomplies par son propre Fils en vue de racheter le monde ?

Eclairé par sa sagesse et guidé par son amour, Dieu a recueilli avec un soin infini toutes ces satisfactions, toutes ces expiations surrogatoires et il en a composé un trésor aussi vaste que riche.

“L'effusion surabondante de la miséricorde de Dieu, continue le pape Clément VI, est devenue le trésor de l'Eglise militante et ce trésor, Dieu ne l'a pas caché. Il l'a remis aux mains de Pierre et de ses successeurs pour être distribué aux fidèles du Christ.”—“Et cela est juste, dit saint Thomas, car les biens communs d'une société doivent être répartis entre les membres de cette société, selon le jugement de celui qui gouverne.”

A côté des mérites infinis de Jésus-Christ se trouvent toutes les œuvres satisfactoires accomplies par la sainte Vierge et par les saints.

Préservée du péché originel et exempte de l'ombre même d'une imperfection, la Vierge bénie a cependant souffert immensément. A peine mère, elle devient aussitôt martyre, car la lugubre prophétie du vieillard Siméon est comme un glaive acéré qui reste enfoncé dans son



cœur et qui ne sortira de la plaie que le jour où son fils chéri ressuscitera. Après trente-trois années de sinistres pressentiments sanctifiés par la plus admirable patience, Marie unit une compassion sans bornes à la cruelle passion de son Jésus. Mère de douleurs, elle offrit à Dieu toutes ses larmes et toutes ses tortures. Complètement inutiles pour elle au point de vue de l'expiation, car elle est la Mère de Dieu et la Vierge immaculée, ces flots amers de la tribulation eurent leur emploi et atteignirent leur but : ils montèrent vers le ciel et grossirent le trésor des satisfactions de son divin Fils.

De même, que de saints restés aussi innocents, aussi candides qu'un enfant baptisé la veille et qui, néanmoins, se sont mortifiés, châtiés, immolés, crucifiés sans trêve comme sans pitié ! Chaque nuit, saint Dominique se flagellait trois fois jusqu'au sang et de ce sang versé par l'amour, il faisait trois parts : l'une pour les pécheurs, l'autre pour les âmes du purgatoire et la troisième pour ses propres fautes. Sur ce dernier point, saint Dominique humble et pur comme saint François d'Assise, comme saint Pierre de Vérone, comme saint Thomas d'Aquin, comme saint Vincent Ferrier, comme sainte Thérèse, comme saint François de Sales, et plusieurs autres, se faisait une complète illusion : il n'avait aucun péché grave à pleurer et à expier, mais à peine de légères imperfections à secouer comme on secoue des grains de poussière tombés sur un vêtement de fête.

Témoins émerveillés de toutes ces souffrances imméritées et héroïques, les anges ne laissent pas une seule de ces expiations des saints s'évaporer et se perdre. Dans ces coupes d'or de la justice divine dont parle l'Apocalypse, ils recueillent une à une chaque goutte de ce sang versé en esprit de pénitence ; ils en composent ensuite un flot, un ruisseau, un torrent et ils font couler ce fleuve de l'expiation devant le trône de l'Agneau immolé lui-même dès le commencement du monde et encore couvert des stigmates glorieux de ses indicibles et salutaires blessures.

Tel est le magnifique trésor suspendu au-dessus de la tête de l'Eglise.

“ Qui est entré dans les trésors de la neige ? ” s'écriait Job, le patriarche iduméen. Il voulait dire : Qui a jamais su apprécier à leur juste valeur toutes les richesses



renfermées dans ces amas de neige qui couronnent les montagnes ou qui blanchissent les plaines ?

Certes, le cultivateur tyrolien et l'agriculteur canadien tiennent en haute estime ces couches épaisses d'une neige qui s'enrichit chaque jour de tous les déchets flottants dans l'atmosphère. Ils considèrent toutes ces poussières organiques et inorganiques comme un engrais providentiel et merveilleusement fécond. Toutefois, le chimiste seul peut supputer approximativement les trésors déposés durant l'hiver, dans ces insondables amoncellements de neige. Aussi, quand le soleil d'avril, aidé des chaudes brises du printemps, précipite du haut des montagnes ou liquéfie sur place dans les campagnes cette masse compacte d'éléments nutritifs qui vont, avec chaque flot, humecter le sol, le pénétrer, le nourrir et le féconder, le vrai savant redit avec une gratitude égale à sa compétence: "Oui, voilà des trésors que Dieu répand aujourd'hui sur la surface de la terre et qu'il introduit dans les entrailles du sol. Que la Providence en soit bénie !"

Comment cet autre trésor, incomparablement plus précieux, des satisfactions du Christ, de la sainte Vierge et des saints sera-t-il distribué par l'Eglise à chaque âme en particulier? Telle est la question qui se pose d'elle-même et qui nous occupera prochainement.

Fr. ANTONIN MARICOURT,  
des fr. prêcheurs.

(à suivre)

---

## SAINT PIE V ET LE ROSAIRE.

(5 Mai)

**G**N 1518, deux religieux dominicains en promenade aux environs de Bosco, petit village du Piémont (Italie), rencontrèrent un adolescent, âgé de quatorze ans, occupé à garder un petit troupeau. Ce jeune berger, nommé Michel Ghisliéri, était né d'une famille noble autrefois, mais depuis tombée dans l'indigence. Tout en surveillant ses brebis et ses agneaux, Michel s'appliquait à la prière. Il disait et redisait son chapelet et il ouvrait ainsi son âme aux pensées les plus pieuses et aux projets les plus généreux.



Il désirait vivement s'instruire pour se donner davantage à Dieu et pour donner Dieu aux âmes. Hélas ! la pauvreté de ses parents s'opposait à l'exécution de si excellents desseins. Voyant donc passer les deux religieux, l'enfant les salue, les aborde d'une manière très simple, lie conversation avec eux et leur déclare, avec une naïveté touchante, les pensées qui travaillent son esprit et charment son cœur. L'angélique sérénité de son front, la candeur de son visage, l'accent ferme et énergique de sa parole et les éclairs d'intelligence qui illuminent de temps en temps son regard, tous ces indices révélateurs d'une nature d'élite impressionnent les deux religieux et ils lui promettent de le prendre bientôt dans leur couvent.

Pendant que les pères dominicains vont aux renseignements dans les familles voisines, le jeune Michel court tout joyeux, vers ses parents et il leur raconte son heureuse rencontre et la magnifique promesse qui en a été le fruit.

Quelques jours après, les pères avertirent l'enfant qu'il était admis. Muni du consentement et de la bénédiction de son père et de sa mère, Michel se dirigea en toute hâte vers le couvent. Il y fit ses études, son noviciat, sa profession.

Le petit pâtre de Bosco devint prêtre, professeur de théologie, prieur à plusieurs reprises, missionnaire plein de zèle, inquisiteur de la foi, commissaire du saint Office, évêque de Sutri, près de Rome et enfin cardinal. Encore un pas, un seul pas et il aura touché, dans sa carrière, aux deux extrémités des choses humaines : berger et pape ! Oui, pasteur de quelques brebis au début de sa vie et ensuite pasteur de l'Eglise universelle, vicaire de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre, pape et roi en même temps. Ce pas suprême, il fut obligé de le franchir, et, le 7 janvier 1566, âgé de soixante-deux ans, il fut élu pape et il prit le nom de Pie V.

Ses occupations si nouvelles, si nombreuses, si accablantes n'empêchèrent point Pie V de continuer les exercices de piété qui avaient alimenté, soutenu et sanctifié sa vie religieuse pendant près de cinquante ans. Convaincu que la bienheureuse Vierge Marie exerce un grand empire sur son divin Fils, il recourait à elle chaque jour et récitait en son honneur le rosaire tout entier. Un rosaire !



c'est une longue prière. Sa récitation attentive et fructueuse demande, au moins, trente ou quarante minutes. Pour un simple prêtre, c'est comme un petit bréviaire de dévotion ajouté au grand bréviaire d'obligation, mais dans la journée d'un pape, trente ou quarante minutes prises sur le travail et les affaires, cela représente un temps considérable. N'importe, Pie V n'y manqua jamais.

Dans les commencements de son pontificat, il apprit que les protestants de Belgique et de Hollande se faisaient gloire de suspendre à leur cou des médailles sur lesquelles était gravé un sujet profane ou plus justement, un emblème séditieux. C'était pour ces partisans un moyen de reconnaissance et un signe de ralliement. Pie V suggéra aux catholiques de ces mêmes pays de porter, eux aussi, des médailles d'argent et de bronze qui représenteraient, d'un côté, la tête sacrée du Sauveur et, de l'autre, la sainte Vierge avec l'enfant Jésus. Ces médailles furent frappées, distribuées et portées en grand nombre. De la Belgique, cette pieuse coutume se répandit dans le monde entier et plus tard, elle fut encouragée par de nombreuses indulgences.

Au temps de saint Dominique, le grand danger pour l'Eglise et la civilisation venait de l'Occident où se propagait, en France, en Italie et en Espagne, le manichéisme, qui s'attaquait directement à Notre Seigneur et à la sainte Vierge et qui, en même temps, minait toutes les bases de la société. Armé du rosaire comme d'un glaive pacifique et invincible, Dominique pria avec ferveur pendant la bataille de Muret (12 septembre 1213) et il contribua, dans une large mesure, à l'écrasante et décisive défaite des Albigeois ou Manichéens.

Au temps de saint Pie V, en 1566, le danger venait cette fois, de l'Orient. Les Turcs ou Musulmans commandés par Soliman II s'avançaient de victoire en victoire et menaçaient la Hongrie, la Sicile et l'Italie par leurs armées de terre et de mer. Dans ce péril, Pie V recourut au ciel.

Il conjura les princes chrétiens de se liguier contre les Turcs et en même temps, il prescrivit, dans toute l'Eglise, des prières publiques et lui-même, à Rome, célébra un triduum d'invocations ardentes où le rosaire tenait une place de choix. A la nouvelle de toutes ces supplications



adressées au Dieu des chrétiens, Soliman laissa échapper un aveu resté célèbre : " Je crains plus les prières de ce "pape que tous les efforts de ses armes." Cette crainte fut vite justifiée. Quelques mois après, le 30 août 1566, Soliman mourut au milieu de ses triomphes.

Mais l'événement capital et à jamais fameux de la vie du saint Pie V, c'est la glorieuse victoire de Lépante.

En 1570, le sultan Sélim II, poursuivant les conquêtes de son père Soliman, s'empara de l'île de Chypre. Le danger devint des plus graves pour tout l'Occident. Toujours ferme et inébranlable dans sa confiance en Dieu, Pie V ordonna aussitôt une croisade contre les Turcs. Seules, l'Espagne et Venise répondirent à l'appel du pape et se joignirent à la petite flotte pontificale. Réunis à Messine, les navires de guerre mirent à la voile pour l'Orient, le 14 Septembre 1571. A la suite d'une révélation, le pape avait prédit à don Juan d'Autriche, généralissime de la flotte, que le salut dépendrait d'une attaque très prompte. En même temps, il lui avait recommandé de proscrire de l'armée tout ce qui pourrait offenser Dieu et il lui avait envoyé une grande quantité de chapelets qu'on devait remettre en son nom à tous les soldats.

Le dimanche, 7 octobre 1571, mémorable journée ! au lever du soleil, la flotte chrétienne, forte de cinquante mille hommes, aperçut à l'horizon la flotte musulmane montée par plus de quatre-vingt mille hommes. C'était l'heure où, chaque premier dimanche du mois, les associés du rosaire faisaient leur communion et priaient spécialement pour le triomphe de l'Eglise.

Dans la matinée, tous les soldats chrétiens se confessèrent. On invoqua le Seigneur et on récita le saint rosaire en commun sur chaque navire afin d'obtenir la protection de la toute puissante mère de Dieu.

Vers midi, la bataille s'engagea à l'entrée du golfe de Lépante. Ce fut, en peu de temps, un abordage général et une mêlée affreuse. La mer roula des flots de sang et les plages voisines furent promptement couvertes de cadavres. Cette lutte sans merci dura quatre heures. L'amiral turc, Ali-Pacha, fut tué et les musulmans perdirent trente mille hommes et deux cents galères. De leur côté, les chrétiens eurent environ huit mille hommes mis hors



de combat. C'était la plus grande bataille navale qui se fût livrée depuis celle d'Actium (31 avant J.-C.).

Pendant toutes les horreurs de cette lutte acharnée, les processions du saint rosaire, usitées le premier dimanche du mois, se déroulaient paisiblement et pieusement dans les églises du monde catholique.

Le même jour, à cinq heures du soir, le pape Pie V s'entretenait avec son trésorier. Tout à coup il se lève, d'un geste lui impose silence, se dirige vers une fenêtre, regarde du côté de l'Orient et demeure quelques minutes en extase. Puis, le front radieux et les yeux humides de larmes : " Ne parlons plus d'affaires, dit-il, mais rendons " grâce à Dieu, car notre flotte aux prises avec les infidèles " a remporté une grande victoire : " Il court à l'instant, se prosterner dans son oratoire. Surpris, interdit, émerveillé, le trésorier nota le jour et l'heure de cette scène extraordinaire. Aussi discret que le pape, il attendit avec confiance la confirmation de ce grand événement.

Trois semaines plus tard, la dépêche officielle de l'éclatante victoire arriva pendant la nuit. Le pape fit aussitôt lever tous ses gens pour remercier Dieu de cette insigne faveur et, le lendemain le Te Deum retentit dans toutes les églises de la ville, au milieu d'une allégresse indescriptible.

Pour perpétuer le souvenir de cette victoire miraculeuse, Pie V inséra dans les litanies de Lorette l'invocation : " Secours des chrétiens, priez pour nous " et il fixa au 7 octobre une fête en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. Son successeur, Grégoire XIII, édifié de la modestie du saint pape qui, fils de saint Dominique, n'avait pas voulu, par un sentiment d'exquise délicatesse, faire mention du rosaire, régla par une bulle, du 1er avril 1573, que chaque année, le premier dimanche d'octobre, on célébrerait, dans toutes les églises où existait la confrérie, l'anniversaire de ce triomphe sous le titre de *Solennité du saint Rosaire*. Vers 1600, Clément VIII étendit cette fête à l'Eglise universelle.

Voilà, d'une manière concise, quelles furent à l'égard de Notre-Dame du Rosaire la dévotion et la confiance de saint Pie V. Ce pape, le dernier pape canonisé, voit du haut du ciel, avec une immense joie, tout ce que son successeur Léon XIII, actuellement régnant, a fait et con-



tinue de faire pour la même cause. Puisse Léon XIII, cet héritier de la vive piété de Pie V, entrevoir, lui aussi, et saluer à l'horizon des âges, le moment où l'Eglise remportera une nouvelle victoire de Lépante, non plus sur les infidèles, mais sur d'autres ennemis plus redoutables et plus funestes que les Turcs, car ils se trouvent dans le sein même de cette Eglise qu'ils déchirent tantôt secrètement, tantôt ouvertement, mais toujours avec le même acharnement : "difficilius vincitur inimicus familiaris" a dit saint Thomas d'Aquin.

Fr. A. MARICOURT  
des fr. prêch.

---

## VIES DES FRERES.

Par le Père GÉRARD DE FRACHET.

---

### CHAPITRE IV.

*Comment Dieu prend un soin spécial des Frères.*

---



U temps où l'Ordre des Prêcheurs n'était qu'un petit troupeau et un jeune plant, il s'éleva dans le couvent de Bologne, parmi les frères, une tentation violente qui les jeta dans le trouble et le découragement. Plusieurs se prirent à délibérer ensemble sur le choix de l'Ordre qu'ils devaient embrasser, persuadés que le leur, encore tout nouveau et peu affermi, ne pourrait pas se soutenir longtemps. Déjà deux des plus considérables avaient obtenu du légat apostolique, qui était présent dans ces contrées, l'autorisation d'entrer dans un monastère de l'Ordre de Cîteaux. Ils présentèrent les lettres à frère Réginald, autrefois doyen de Saint-Aignan d'Orléans et alors vicaire du bienheureux Dominique. Dès que celui-ci eût exposé l'affaire en chapitre, tous éclatèrent en sanglots et le trouble dont nous avons parlé ne fit que s'accroître. Frère Réginald, les yeux au ciel, parlait du fond du cœur à Dieu, en qui était toute sa confiance. Frère Clair, s'adressant alors à ses frères, s'efforça de les encourager par de nombreuses raisons: c'était un homme pieux et jouissant d'une grande autorité; il était très-versé dans le droit civil et avait enseigné la philosophie et le droit canon; il devint plus tard prieur provincial, pénitencier et chapelain du Seigneur



Pape. A peine achevait-il son discours, qu'on vit entrer maître Roland de Crémone, célèbre docteur de l'Université, savant physicien et, dans la suite, le premier des frères qui ait professé la théologie à Paris. Transporté par l'esprit de Dieu, fuyant le monde, il vint tout seul et, sans aucun préambule, comme hors de lui-même, il demanda d'être reçu. Réginald n'attend pas, dans l'excès de sa joie, qu'on apporte un autre habit, il ôte son scapulaire pour l'en revêtir ; le sacristain sonne la cloche, qui n'avait coûté que vingt sous impériaux, et pendant que les frères chantent le *Veni Creator* avec des voix étouffées par la joie et les larmes, une foule d'hommes, de femmes et d'étudiants accourt au couvent ; la ville entière s'émeut ; la dévotion envers les frères se renouvelle et se ranime : la première tentation s'évanouit, et les deux religieux se précipitent au milieu du chapitre en s'écriant qu'ils avaient mal agi, qu'ils renonçaient à leurs lettres apostoliques et qu'ils voulaient rester dans l'Ordre.

La nuit suivante, le Seigneur daigna consoler par une vision le susdit frère Rodulphe que le trouble de ses frères avait fort attristé. Il lui sembla voir Jésus-Christ ayant à sa droite la Très-Sainte Vierge et à sa gauche le bienheureux Nicolas qui lui mit la main sur la tête en disant : " Ne crains rien, frère, tout va bien pour toi et pour ton Ordre ; car Notre-Dame a soin de vous." Aussitôt, il vit sur la rivière qui coule près de Bologne un navire rempli d'une multitude de frères, et le bienheureux Nicolas lui dit encore : " Tu vois tous ces religieux, ne crains rien, ne crains rien, ce sont autant de Prêcheurs qui se répandront dans le monde entier."

Le même frère racontait encore qu'un jour le vin manqua dans le petit tonneau réservé aux malades ; car la plupart de ceux qui se portaient bien ne buvaient que de l'eau. L'infirmier en gémit et vint l'annoncer avec un vif accent de pitié au bienheureux Dominique qui se trouvait là. Celui-ci se mit aussitôt en prière, selon sa coutume, et invita les frères, par la parole et par l'exemple, à en faire autant. Peu après, le prieur conventuel dit à l'infirmier de soulever le tonneau et qu'on passerait la journée comme on pourrait. Le frère, s'empressant d'obéir, le trouva plein jusqu'au bord, et tous les autres rendirent gloire à Dieu qui prend soin des siens.



Un frère, de sainte mémoire, qu'on appelait frère Dierry, ou Terrion d'Auxerre, et qui fut prieur provincial en France, a raconté qu'une fois il se trouva sans ressources pour subvenir aux besoins de l'infirmerie et du couvent de Paris, dont il était alors prieur : le couvent était en outre chargé de dettes, et le procureur lui avait dit qu'il lui fallait au moins cent livres. Pendant qu'il méditait avec anxiété sur ce triste état, un certain marchand vint à la porte et le fit appeler : " Monsieur un tel, lui dit-il, est mort en Grèce ; il vous a légué cent livres : les



SAINT RAYMOND DE PENNAFORT

*d'après leato Angelico.*

voici." Le prieur les reçut, rendit grâces à Dieu, et put, avec ce secours inattendu, pourvoir aux nécessités présentes des frères.

Frère Henri le Teutonique a raconté qu'aux premiers temps de l'Ordre, deux frères se trouvant à jeun, en voyage, après l'heure de None, commencèrent à se demander comment ils pourraient être hébergés dans ce pays si pauvre et si inconnu. Tout à coup, ils virent près d'eux un homme d'un bel aspect et vêtu en pèlerin : " *De quoi vous*



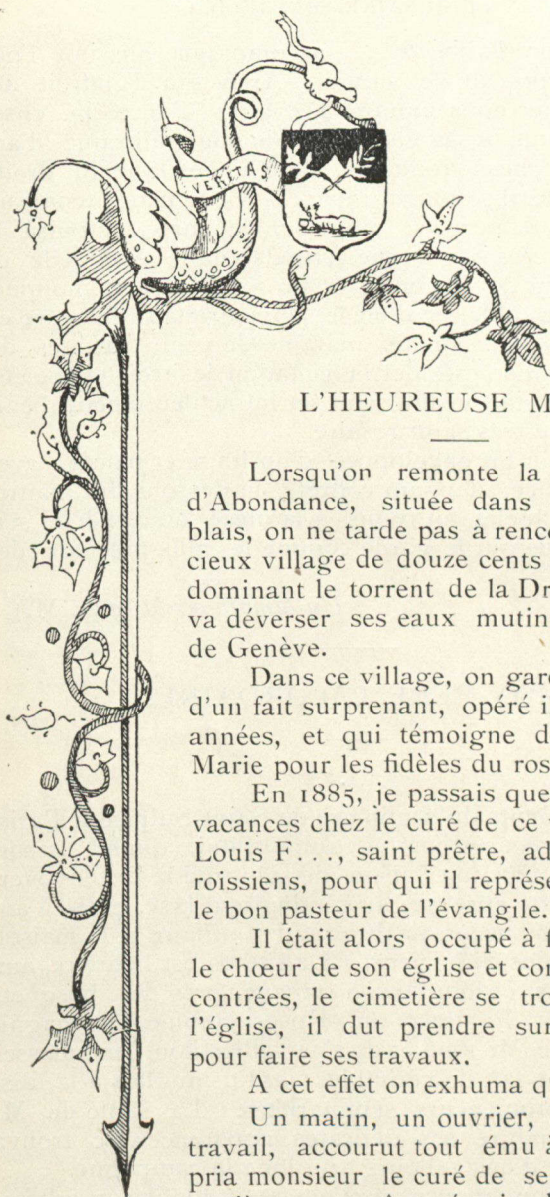
“ *entretenez-vous, leur dit-il, gens de peu de foi ? Cherchez d’abord le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Vous avez eu confiance en Dieu, au point de tout abandonner pour lui, et maintenant, vous craignez qu’il ne vous laisse sans nourriture. Voici le signe qu’il vous donne : après avoir traversé ce champ, vous trouverez dans la vallée qui suit une petite bourgade et dès que vous serez entrés dans l’église, un prêtre viendra vous inviter à dîner; un chevalier accourra pour vous arracher à lui de force, et pendant leur pieuse altercation, surviendra le patron de l’église qui vous prendra tous, vous, le prêtre et le chevalier, et vous traitera magnifiquement. Ayez donc toujours confiance en Dieu, ne la perdez jamais, et inspirez-la, par cet exemple, à tous vos frères.* ” Il disparut soudain à ces mots ; tout se passa comme il l’avait annoncé, et de retour à Paris, ils le racontèrent à frère Henri et aux autres frères, peu nombreux et très-pauvres, qui s’y trouvaient alors.

Lorsque les frères de Mâcon commencèrent à bâtir leur couvent, un chanoine nommé Guillaume de Saint-Amour, leur suscita de nombreuses et graves tribulations, au point qu’ils menaient une vie bien amère, dans une extrême pauvreté et une profonde abjection. Ils s’affligeaient surtout de ce qu’ils ne pouvaient pas payer les nombreuses dettes dont ils étaient chargés. Mais voilà que l’un d’eux, ancien dans l’Ordre et d’une grande sainteté, vit en songe le roi de France et le cardinal Hugues (de Saint-Cher) qui s’entretenaient, dans un coin du dortoir, des moyens de relever cette maison. De fait, peu de temps après, tous deux leur envoyèrent, l’un d’Italie, l’autre de France, une aumône de deux cents livres. Ils payèrent intégralement leurs dettes; la prospérité succéda à l’épreuve, et depuis, ils vécurent dans une plus grande consolation.

(à suivre)

---





## L'HEUREUSE MAIN.

Lorsqu'on remonte la riante vallée d'Abondance, située dans le Haut Chablais, on ne tarde pas à rencontrer un gracieux village de douze cents âmes environ, dominant le torrent de la Drance qui s'en va déverser ses eaux mutines dans le lac de Genève.

Dans ce village, on garde la mémoire d'un fait surprenant, opéré il y a quelques années, et qui témoigne de l'amour de Marie pour les fidèles du rosaire.

En 1885, je passais quelques jours de vacances chez le curé de ce village, l'abbé Louis F. . . , saint prêtre, adoré de ses paroissiens, pour qui il représente vraiment le bon pasteur de l'évangile.

Il était alors occupé à faire agrandir le chœur de son église et comme, dans ces contrées, le cimetière se trouve autour de l'église, il dut prendre sur le cimetière pour faire ses travaux.

A cet effet on exhuma quelques corps.

Un matin, un ouvrier, chargé de ce travail, accourut tout ému à la cure. Il pria monsieur le curé de se rendre au cimetière pour y être témoin d'un fait extraordinaire.



Monsieur l'abbé F... accompagna aussitôt l'ouvrier et me pria de le suivre. Arrivés à l'endroit désigné, l'ouvrier nous montra les restes d'un corps enseveli, selon toute apparence, depuis une quinzaine d'années. Mais, chose étonnante, nous vîmes la main droite de ce squelette absolument intacte. Cette main tenait un chapelet. Fort surpris, monsieur le curé compulsait le registre des décès et vit que cette dépouille était celle de l'ancien prieur de la confrérie du rosaire. Cet homme, digne et respectable, et dont le souvenir était demeuré en vénération, n'avait jamais manqué de venir tous les dimanches à l'église présider la récitation des trois chapelets; cette assiduité était visiblement et miraculeusement bénie par la reine du très saint rosaire.

Cette main fut enveloppée d'un linge et placée, avec une petite notice, dans un coffret, en dessous du maître-autel. Le chapelet fut remis à la nièce de ce fidèle serviteur de Marie qui le garde comme le plus précieux des souvenirs.

*Un témoin oculaire (J. M.)*

---

## MON PÈRE LACORDAIRE.

---

### II.

Les bâtiments du séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, n'étaient pas réparés comme aujourd'hui, quand Lacordaire y fut admis : une raison de salubrité le fit envoyer, après une courte épreuve, au séminaire d'Issy, près Vaugirard : c'est la succursale du grand séminaire et la maison de campagne des Sulpiciens. Le site en est heureux, aux portes de Paris et loin de son tapage, près des bosquets de Fleury et de Fontenay-aux-Roses, comme des magnifiques forêts de Meudon et de Versailles dont les chasses royales avaient fait de véritables jardins anglais à la disposition des promeneurs séminaristes. La santé de M. Lacordaire, malgré ses délicates apparences, se trouva bien de cet air d'un faubourg qui joue la campagne.

Un an après, mon père m'envoyait doubler ma rhétorique chez les RR. PP. Jésuites à Dôle (Jura), ou faire si l'on veut, une sorte de quarantaine contre l'éducation



collégienne. Il y avait, en effet, une telle différence qu'il me semble impossible à l'Université de jamais atteindre les qualités de l'éducation donnée par les corporations religieuses sous des rapports essentiels à la vie de famille et de cité, surtout au grand but de l'humanité, le bonheur de la vie future. Quant à l'instruction classique, j'ai préféré, plus d'une fois, le professeur du collège royal : mais si l'on eût laissé le temps aux Jésuites de Dôle, ils seraient devenus aussi forts. Du reste, dans l'un et l'autre système, même choix de classiques grecs et romains, parlant d'amour et de république. De Pères de l'Église, point. La fièvre du baccalauréat travaillait toutes les familles, et l'on avait tout juste le temps de se préparer au programme tracé par l'Université.

Henri Lacordaire avait terminé sa seconde année de théologie, lorsqu'il revint prendre ses vacances à Dijon que nous habitons. Autant mon père, et son meilleur ami le président Riambourg (1), se défiaient du jeune Lacordaire avant sa conversion, à cause de son caractère tranché et *napoléoniste*, comme on parlait alors, autant Lacordaire converti, et surtout *M. l'abbé* Lacordaire, leur inspirait de confiance, d'admiration, je dirai presque de vénération, tant il y avait de sincérité, de désintéressement dans cette conversion qui faisait ressortir avec tant d'éclat le sérieux et la vigueur de son esprit.

Quelle ne fut donc pas la joie de mon père quand Lacordaire, qui me savait nouvellement revenu du collège des Jésuites de Dôle (Jura), nous rendit sa visite et tint à mon père ce petit discours : Votre fils Joseph a quitté le collège royal pour échapper à des influences irrégulières ; l'y laisser rentrer sitôt, ce serait lui faire perdre ce qu'il a pu acquérir ailleurs, et l'exposer à ne pas faire une philosophie chrétienne. Si vous le permettez, j'emène Joseph avec moi, et je lui fais faire, dans mon séminaire, cette classe de philosophie si importante pour la vie entière.

En finissant la phrase, Lacordaire jeta sur moi un regard aussi fin que bienveillant, et ajouta : Vous verrez Paris *en passant*, mon jeune ami, et vous vivrez avec moi dans ma chambre. Je sentis mon imagination flamber, mais je n'osai répondre avant l'arrêt paternel. Paris ! . . .

---

(1) Président de chambre à la Cour de Dijon, démissionnaire par refus de serment en 1830.



Voir Paris ! me disais-je, au lieu de penser à la clôture du séminaire. Et ce fut le premier essor d'une véritable passion pour ce Paris, ce fatal Paris vers lequel tendent tous les regards de la curiosité, tous les efforts de l'ambition, et je ne sais quel instinct général, centralisateur, par suite duquel les moindres villages s'écrasent d'impôts extraordinaires, pour aboutir à Paris par une chaîne de chemin de fer, et y lancer leurs populations ruinées, mais fascinées et joyeuses de s'envoler dispersées sur les ailes de la vapeur. Cet amour de Paris chez les Français est contagieux au point de gagner jusqu'aux étrangers ; ils aiment tous Paris, ils y affluent par bandes et par saison, comme font les cailles et les cigognes. Et remarquez qu'avant de professer un si grand amour pour Paris, les Anglais n'en ont jamais dit autant de Londres, ni les Allemands de Vienne ; les Russes même, malgré leur empereur, se surprennent en adoration pour Paris. Hélas, si je me déchaîne contre cette passion universelle, dont l'abus a déjà déclassé, appauvri ou attristé tant de monde, contre ce vilain *parisianisme* pour lui donner un nom, c'est que nos fortunes en ont été l'innocente victime, et que mon frère bien-aimé après y avoir jeté à poignée les trésors de son esprit et de son cœur encore meilleur, devait comme tant d'autres finir par y laisser sa vie.

Pour moi, l'on m'emballa pour Paris dans une de ces lourdes et longues voitures à dix-huit places qui faisaient le trajet en quarante-huit heures, et qui avaient une administration aussi riche que bien disciplinée. L'abbé me précéda de quelques jours dans la capitale où je fis ma première entrée, qui n'avait de triomphal que l'élévation de mon siège, dans la cour des diligences de N. D. des Victoires. Suspendu à la courroie, je descendais le marche-pied de fer pour m'élancer sur le pavé de Paris, terre classique de la liberté, quand je me sentis doucement appréhendé à la main par une bonne vieille fille portant l'épais costume de droguiez et la coiffe à longues barbes circulaires des femmes de nos villages langrois. C'était la fidèle et pieuse gouvernante de mon oncle et parrain M. Regnier alors juge au tribunal de la Seine mort à Paris en janvier 1863, dans la même maison.

La sainte paysanne, qui ne voulut jamais pour son gage plus de soixante francs par année, venait là avec son



antique dévouement me diriger par la ligne droite vers le port du salut.

Nous repartons entassés et cahotés en un lourd cabriolet à deux roues, dont le soufflet se rabattait tristement sur ma vue ébahie. Chemin faisant, je me promettais bien de m'échapper le soir pour contempler Paris dans sa beauté nocturne. Vaine illusion ! Cette fois encore, je trouve en entrant chez ma tante, un autre conducteur supérieur au premier. C'était l'abbé Lacordaire en personne, qui vient à moi avec la grâce aristocratique et juvénile qu'il conserva toute sa vie ; et, me trouvant un peu désappointé, me promet que le soleil ne se coucherait pas, avant que je n'eusse vu Paris (toujours en passant). Une heure après, nous descendions bras-dessus bras-dessous la rue Saint-Jacques, qui, alors, était une étroite, rapide et noire vallée ; une sorte d'égout inaccessible aux rayons du soleil ; les voitures rejetaient de chaque côté les passants sur un fort petit espace où ils piétinaient, glissaient, écla-boussés, coudoyés, montant et descendant sur une double ligne, comme feraient les fourmis. Tous semblaient plus pressés les uns que les autres. C'était une foule de gens étourdis par les cris des marchands ambulants, par le piaffement des chevaux de trait, le fracas des charrettes, et qui criaient eux-mêmes pour se faire entendre ; quelques-uns se parlaient tout seuls avec animation. Il n'y avait guère que nous deux, je crois, pour garder un silence forcé au milieu de ce vacarme ; M. Lacordaire m'entraînait plutôt qu'il ne me conduisait, rasant les murs, et m'apprenant à faire comme lui, dans sa marche légère, en relevant élégamment le bord de sa soutane, pour éviter les inconvénients du marécage qu'il me faisait traverser en course sur la pointe du pied. Il était temps d'arriver à Notre-Dame pour respirer un air vraiment pur, celui que respirent les anges autour du Saint des saints, dans le temple dédié à leur Reine, notre protectrice. Notre Dame ne signifie-t-elle pas la Dame par excellence, puisqu'elle fut celle qui arma nos anciens chevaliers, d'où ce nom chevaleresque lui est resté.

Ici nous avons changé d'atmosphère et de siècle : cette vaste cathédrale est la merveille du XIII<sup>e</sup> siècle, avec ses cinq nefs et son chœur double, orné à l'intérieur de sculptures naïves et parlantes. Mon guide voulait non



seulement me faire voir un monument gigantesque, digne de la foi des géants nos ancêtres, mais présenter au Christ, notre Roi, et à son auguste Mère, notre Reine, la jeune âme dont il prenait la tutelle, et peut-être leur demander de me faire entendre cet appel divin qu'il entendait lui-même depuis quelques mois avec tant de bonheur. Mon guide semblait pressé ; au pas de charge donc nous traversâmes le Pont-Neuf, où Henri IV était loin de porter ce drapeau tricolore dont la révolution de Juillet l'affubla. En suivant le quai du Louvre, je demandai à voir sa fameuse colonnade, et nous étions à côté : voilà ce que c'est qu'un chef-d'œuvre qui se cache et ne peut se voir que de profil ou de trois quarts.

(à suivre)

---

ERECTION DU ROSAIRE.—La confrérie du Rosaire a été érigée durant le mois dernier dans la cathédrale de Rimouski par les pères Duchaussoy et Dallaire.

LE CARDINAL MAURI.—Nous apprenons la mort du cardinal Mauri, de l'ordre de saint Dominique, archevêque de Ferrare. Cette mort jette le deuil dans toute l'Eglise dont le cardinal Mauri était un des prélats éminents et dans l'ordre de saint Dominique auquel faisaient honneur son grand caractère et sa haute dignité.





## LÉGISLATION DU ROSAIRE.

### DU DIRECTEUR DE LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE.

#### II. *Droits et devoirs du Directeur. (suite)*

A. Lorsque le directeur de la confrérie jouit du pouvoir d'inscrire les confrères et de bénir les rosaires, non à *titre personnel*, mais seulement à *titre de son office* de directeur temporaire, il ne peut exercer ce pouvoir que là où existe la confrérie et pendant le temps qu'il remplit cette charge.

S'il a reçu du maître général des dominicains ce pouvoir à *titre personnel*, il peut alors l'exercer partout et toujours.

B. De droit, les curés ou directeurs de confréries, quels qu'ils soient, ne peuvent *sous aucun prétexte* déléguer un vicaire ou un autre prêtre pour recevoir les noms des fidèles ou bénir les rosaires, à moins d'avoir obtenu de l'autorité légitime la faculté de le faire : sinon, cette délégation serait à la fois illicite et invalide, et nulle de tout point.

C. Aussi, pour la plus grande commodité des directeurs, et pour éviter les revalidations continuelles que nécessiteraient des délégations indues, les maîtres généraux désignent d'ordinaire comme directeurs le pasteur *protempore* de l'église et *celui qui le remplace (eiusque vices gerentem)*. Et cette dernière expression doit s'entendre non seulement du vicaire, aide ordinaire du pasteur, mais encore de tout prêtre chargé par l'évêque de remplacer un curé malade, absent ou défunt. Cette concession est faite aux directeurs de toutes les confréries, lors même qu'elle ne serait pas mentionnée dans le diplôme d'érection. (*Déclaration du Rme père Larroca. 1er janv. 1890.*)

(à suivre)



CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE MAI.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES

MOIS DE MARIE. Indulgence de sept ans et sept quarantaines chaque jour. Indulgence plénière à la fin du mois.

3. PREMIER DIMANCHE DU MOIS. INVENTION DE LA SAINTE CROIX.  
*Confrérie du Rosaire* : Trois indulgences plénières—la première pour la communion—la seconde pour la visite—la troisième pour l'assistance à la procession.
5. SAINT PIE V. PAPE. Dominicain.  
*Pour tous les fidèles* : Indulgence plénière attachée à la visite d'une église dominicaine.
10. SAINT ANTONIN DE FLORENCE. Dominicain.  
*Pour tous les fidèles* : Indulgence plénière.
11. LUNDI DES ROGATIONS.
12. MARDI DES ROGATIONS. BSE JEANNE DE PORTUGAL. Vierge dominicaine.
13. MERCREDI DES ROGATIONS. BX. ALBERT DE BERGAME. Dominicain.  
*Confrérie du rosaire* : Chaque jour des Rogations, indulgences des stations (30 ans et 30 quarantaines).
14. ASCENSION. (*2e mystère glorieux.*)  
*Confrérie du Rosaire* : Deux indulgences plénières.  
*Rosaire vivant* : Indulgence plénière.
17. TROISIÈME DIMANCHE DU MOIS.  
*Rosaire vivant* : Indulgence plénière.
20. BSE COLOMBE. Vierge dominicaine.
24. LA PENTECOTE. (*3e mystère glorieux.*)  
*Confrérie du Rosaire* : Deux indulgences plénières.  
*Rosaire vivant* : Indulgence plénière.
31. LA TRÈS SAINTE TRINITÉ. DERNIER DIMANCHE DU MOIS.  
*Pour tous les fidèles* : Indulgence plénière pour les personnes qui récitent chaque semaine le rosaire en commun.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DES NOVICIATS.

- M. Jos. Lapierre, (l'Île aux Grues.)
- Le docteur Marmette, (Montmagny.)
- Mme Hercule Pelland, (Berthier.)
- Mme Vve M. Viard, (S. Césaire.)
- Mme Aurore Lebrun, (Maskinongé.)
- Mme Caroline Archambault, (St-Hyacinthe.)
- Mme Jos. Messier, (St-Dominique.)
- M. Herring, (New-York.)
- M. Amédée Lapierre, (St-Hyacinthe.)
- Mme Urbain Gamache, (L'Islet.)
- M. Victor Mary.
- M. Jos. Rudolphe Mary.